Fri Art accroche les tableaux de 19 artistes d'ici et d'ailleurs à l'enseigne de *La Réforme de Pooky*

Une culture de l'écran sur la toile

« ELISABETH HAAS

Fribourg » Peluche avachie dans son costume clownesque, la figure de Gros Minet en Arlequin petite taille a des airs à la fois drôles, mignons et grotesques. Le trouble est cultivé par Grégory Sugnaux, qui a peint *Sylvester* à la gouache. Quelles connotations éveillent ce tableau d'un des *toons* les plus célèbres des dessins animés d'enfant? Pourquoi détourner cette figure de méchant qui rate toujours ses coups? C'est précisément le propos de l'exposition qui se tient actuellement à Fri Art, le centre d'art contemporain de Fribourg.

L'occasion pour l'institution de réfléchir à notre relation, par écran interposé, aux images, qui sont très largement numériques. Et d'inscrire les créateurs fribourgeois dans une perspective internationale. Car le «vivier» fribourgeois est particulièrement «dynamique» actuellement, apprécie Nicolas Brulhart, directeur artistique de Fri Art. Il a mandaté deux curateurs, le peintre Grégory Sugnaux ainsi que Paolo Baggi, qui a notamment œuvré au sein de l'espace indépendant WallRiss (actuel WallStreet), pour identifier les préoccupations actuelles et communes dans le travail d'artistes fribourgeois et internationaux. Leurs questions sont soulevées dans le cadre de la collective *La Réforme de Pooky*.

***Sylvester*, 2022, une œuvre du Fribourgeois Grégory Sugnaux, actuellement exposée à Fri Art.** Charly Rappo

Sous perfusion

Le titre déjà sonne comme une énigme. C'est en fait un pied de nez à une réflexion trop intellectualisante et conceptuelle. Nicolas Brulhart veut au contraire «une exposition généreuse, une célébration» – comme le suggèrent les deux rangées de bancs disposées de manière graphique telles «une table de banquet» – autour du «statut de l'image contemporaine». Aujourd'hui cette image est sans cesse «recyclée, recadrée d'un bout à l'autre de la culture digitale», exprime le directeur artistique de Fri Art. Elle est aussi marquée par «la mise en scène de soi sur les réseaux sociaux», mise en scène à laquelle le monde artistique n'échappe pas.

Comment faire œuvre d'originalité, comment poser un regard de biais? On peut aller «à contre-courant», comme le propose Nicolas Brulhart: «Il y a une richesse de propositions artistiques contre la surenchère de la mise en scène de soi, très présente dans l'art contemporain. Cette tendance d'être son propre entrepreneur est inflationniste, elle ne cesse d'enfler. Certains artistes bâtissent leur succès sur la mise en scène de soi.» Pour en prendre le contrepied et éviter la figure humaine, Fri Art contourne l'exposition monographique pour lui préférer la collective. Pooky n'existe pas.

Dans la foulée, le centre d'art ose mettre en valeur un genre jugé comme «conservateur», l'exposition de tableaux faits de toile et de matière. Un retour ou une confiance en des fondamentaux, rien à voir donc avec une «réforme»… Ce qui n'empêche pas les œuvres présentées d'être toutes très récentes, datées de 2020 à 2022: elles ne remontent pas plus haut que la pandémie, elles sont toutes de la pâte du présent.

Un présent que met en scène notamment, dans la grande salle du bas, une «figure mutante» de l'artiste japonaise Nanami Hori: «Sa peinture est sous perfusion d'une culture populaire d'*entertainment*», analyse Nicolas Brulhart. L'esthétique pop travaille aussi la Fribourgeoise Elise Corpataux, installée à Bâle, qui a peint un logo par-dessus un feu d'artifice, *Localy Hated*, en réutilisant différents logos de marques. Manière de dire le rapport ambigu d'une artiste à la scène locale?

«Cuir vegan»

Dans la penderie de la Française Fabienne Audéoud, qui est faite pour être touchée, contrairement aux tableaux des musées protégés par des alarmes ou des gardiens, l'artiste brade ses toiles: les pulls bleus qu'elle a cousus approximativement ainsi que le catalogue des œuvres qu'elle a réalisées – tout en nuances de bruns, à partir des restes mélangés de tubes de peinture – coûtent davantage d'argent que les tableaux eux-mêmes, posés en vrac à même le sol… La valeur de l'art est inversée, ou comment questionner le marché et la consommation de l'art.

Sur le mur du fond, derrière les deux rangées de bancs, se détachent en grosses lettres le mot MENACE, une œuvre imposante en six volets de l'Allemande Sophie Reinhold: paradoxalement, les lettres sont collées et peintes dans des tons pastel, avec des détails romantiques d'animaux, de personnages, de plantes, qui témoignent, de près, d'un grand raffinement technique.

«Certains artistes bâtissent leur succès sur la mise en scène de soi»

Nicolas Brulhart

A l'étage, de tout petits tableaux contrastent avec des grands formats. D'un côté la minutie maniaque des crayons de l'Allemande Marta Riniker-Radich, qui illustre des corps qui ont la tête recouverte de sacs dans des postures improbables, manière d'échapper à «la surstimulation, au trop-plein d'images» du monde actuel. En face, le caractère *cheap* du «cuir vegan» et de la peinture de Sophie Gogl, de Vienne, où un perroquet avec son étiquette «prix réduit» semble répéter les messages sur le fil de son smartphone, et où le motif de tapisserie est une autre manière de «désacraliser» l'art.

En somme, les 19 propositions réunies jusqu'au 8 mai par Fri Art ont valeur individuelle, tout en résonnant les unes avec les autres. »

> Me-ve 12-18 h, sa-di 13-18 h Fribourg
Fri Art, jusqu'au 8 mai.

***Signes* est un duo interprété par Fabienne Berger et Caroline De Cornière.** Mario del Curto

Les *Signes* du corps

Danse » La chorégraphe Fabienne Berger invite à ressentir sa nouvelle pièce à Nuithonie.

Elle est heureuse d'enfin rencontrer le public. Fabienne Berger veut voir la pandémie comme le temps d'une recherche approfondie – même si elle a été fragmentée – en attendant le temps du partage. La première de sa nouvelle pièce, *Signes*, aura lieu mardi à Nuithonie. En duo avec la danseuse Caroline De Cornière, ou plutôt en quatuor avec la musique de Malena Sardi et les lumières de Dominique Dardant, la chorégraphe envisage de plus en plus la danse dans une perspective de lisibilité et d'identification par le public.

Pas de corps glorieux chez elle, de lignes académiques, de virtuosité démonstrative. Ses bases ne sont pas extérieures: elle est remontée à des gestes, des attitudes, des postures simplement humaines, comme des bras ouverts, des respirations, des torses repliés, «qui puissent être investis par le public comme étant les siens». Bien sûr, ces repères ne sont qu'un point de départ. Son travail a consisté, à partir de là, à transformer ces gestes, à en définir un vocabulaire subtil et une grammaire dansée et précise, «qui ont nécessité un grand temps de maturation». Elle parle de «figures qui se développent et font danse, mais qui ne partent pas de la danse».

Fabienne Berger est loin d'imposer une interprétation mais, dit-elle, «en ce qui me concerne j'ai envie que ce qu'on propose soit près de la vie». Sa danse toutefois ne se résume pas en mots, elle est de l'ordre de l'indicible, des sensations, d'une relation sensible à soi, aux autres, au monde. La pièce investit cette attention, pour que le public en partage les «vibrations», mais aussi les «émotions». »

ELISABETH HAAS

> Ma 19 h, me 20 Villars-sur-Glâne
Nuithonie. Aussi les 10, 11 et 12 mars.